

FATMA HASSONA





Ville de Gaza, mai 2024.
© Fatma Hassona

Gaza City, Gaza Strip, May 2024.
© Fatma Hassona

PHOTO #1
Jabaliya, bande de Gaza, juin 2024.
© Fatma Hassona



FATMA HASSONA

 **COUVENT DES MINIMES**
rue François Rabelais
du samedi 30 août au dimanche 14 septembre
de 10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

L'ŒIL DE GAZA

Je n'ai pas de CV / Reconnaître deux yeux / Mystérieux / Et je crois / Je n'ai pas d'histoire / Une / Claire / Pour qu'un étranger la croie. / Et il croit. / Je n'ai pas de caractéristique physique définie / Voler / En dehors de cette gravité / Et je crois. / Peut-être que j'annonce ma mort maintenant / Avant que la personne en face de moi ne charge / Son fusil de tireur d'élite / Et termine son travail. / Pour que je finisse. / Silence.

Ce sont les mots de Fatma Hassona (Fatem pour les intimes), le début d'un long poème s'intitulant « L'homme qui portait ses yeux ». Un poème qui sent le soufre, sent la mort déjà, mais qui est plein de vie aussi, comme l'était Fatem, jusqu'à ce matin du 16 avril, avant qu'une bombe israélienne ne la fauche, elle et toute sa famille, réduisant la maison familiale en poussière. Elle venait juste d'avoir 25 ans. Je l'avais connue par le biais d'un ami palestinien, au Caire, alors que je cherchais désespérément le moyen de me rendre à Gaza, me heurtant à des routes bloquées. Je cherchais une réponse à une question à la fois simple et complexe. Comment tient-on sous le siège ? Comment vit-on sous les bombes ? Une réponse que je ne trouvais pas à travers les nouvelles, dans les médias. Je voulais être là-bas. Mais mon passeport de Française née en Iran, l'administration égyptienne et l'occupation israélienne me rendaient ce déplacement impossible.

Alors Fatem devint mes yeux à Gaza, et je fus une fenêtre ouverte sur le monde pour elle, le temps de ces échanges qui ont duré tout juste un an. — Comment c'est, d'être palestinienne ? — J'en suis fière... Quoi qu'ils fassent, ils ne pourront pas nous vaincre. — Ils ne pourront pas vous vaincre ? Tu le crois ? Pourquoi ? — Oui. Parce qu'on n'a rien à perdre. Voilà comment était Fatem. Et de quel bois étaient faites nos conversations. Souvent, pendant cette année d'échanges quotidiens, je me suis couchée en lui envoyant un message, et me suis réveillée en pleine nuit pour vérifier si elle y avait répondu. Et lorsque les deux « coches » étaient là, cela voulait dire qu'elle avait au moins vu mon message. Tous les jours, je pensais aux Palestiniens en dehors de Gaza, loin de leurs familles, et je me demandais comment ils pouvaient continuer à vivre avec une telle angoisse. Moi qui me trouvais souvent transie de peur à l'idée de la perdre à cause d'une

bombe. Et pour cela non plus, je n'avais pas de réponse. Je me disais que je n'avais pas le droit d'avoir peur pour elle, si elle n'avait pas peur. Je m'accrochais à sa force, à son sourire solaire. J'étais très sceptique lorsque le cessez-le-feu a été annoncé en décembre, mais je n'avais pas le droit de ne pas y croire si les Palestiniens, et Fatem, y croyaient. J'ai avalé ma langue. On a continué nos échanges, mais avec beaucoup plus de difficultés de connexion qu'avant le cessez-le-feu, si bien que les appels vidéo sont devenus compliqués, voire impossibles. Mais je vivais avec ces images, celles de nos conversations, et ses photos, si fortes. Marquant des instants de vie et de mort à Gaza, à jamais, sous son œil à la fois tendre et intransigeant.

Sepideh Farsi



Jabaliya, bande de Gaza, juin 2024.
© Fatma Hassona

Jabaliya, Gaza Strip, June 2024.
© Fatma Hassona

PHOTO #1
Jabaliya, Gaza Strip, June 2024.
© Fatma Hassona



FATMA HASSONA

 **COUVENT DES MINIMES**
rue François Rabelais
Saturday, August 30 to Sunday, September 14
Every day, 10am to 8pm
FREE ADMISSION

THE EYE OF GAZA

I don't have a resume / To recognize two eyes / Mysterious / And I believe / I do not have a story / One / Clear / So that a stranger believes it. / And he believes. / I do not have any defining physical characteristics / To fly / Beyond this gravity / And I believe. / Maybe I am announcing my death now / Before the person in front of me loads / Their sniper rifle / And finishes their work. / So that I may finish. / Silence.

These are the words of Fatma Hassona ("Fatem" to her friends), the beginning of a long poem entitled, "The Man who Carried his Eyes."

It is a poem where tragedy and death are present, but which is also full of life, as was Fatem, up until the morning of April 16 when an Israeli bomb killed her and all her family, reducing the family home to dust. She had just turned 25. I had met her through a Palestinian friend in Cairo, when I was desperately trying to find a way to get to Gaza, but all the roads were blocked. I was looking for the answer to a question that was both simple and complex. How are people coping with the siege? How are people living despite the bombs? It was an answer that I couldn't find in the news or in the media in general. I wanted to go. But because I am a French passport-holder born in Iran, and because of the Egyptian authorities and the Israeli occupation, it was impossible for me to go.

So Fatem became my eyes in Gaza, and I was a window to the world for her, during our exchanges that lasted just one year. — What's it like to be a Palestinian? — I'm proud to be Palestinian... Whatever they do, they'll never defeat us. — They'll never defeat you? Really? Why? — Yes. Because we have nothing to lose. That's what Fatem was like. And that was the kind of conversation we had. During that year of daily exchanges, I would often send her a message just before I went to bed, and would wake up in the middle of the night to check if she had replied. And when I saw the two "ticks", I knew that she had at least seen my message. Every day, I thought about the Palestinians outside Gaza, far from their families, and I wondered how they could continue to live with so much anguish. I, who was often paralyzed with fear at the thought of losing her to a bomb. I didn't have an answer to that question either.

I told myself that I didn't have the right to be afraid for her, if she wasn't afraid. I clung to her strength, and her radiant smile. I was very skeptical when the ceasefire was announced in December, but I didn't have the right not to believe in it if the Palestinians and Fatem did. I bit my tongue. We continued our exchanges, but the internet connection was much less reliable than before the ceasefire, so video calls became complicated, if not impossible. But the images of our conversations, and her photos, stayed with me. Such powerful photos: moments of life and death in Gaza that she recorded forever with her tender yet uncompromising eye.

Sepideh Farsi